

Rien de plus saisissant que l'apparition de l'empereur Frédéric, sortant de la tombe pour sauver l'État et le peuple, en muselant les brigands féodaux, si ce n'est l'abnégation du plus terrible d'entre eux, le vieux Job, qui a gardé dans son féodalisme le point d'honneur chevaleresque et l'amour de la patrie. Cette fin du second acte est grandiose et produit une impression profonde. Moins poignant peut-être, parce qu'après un si long temps il y a prescription, le pardon final est encore admirable. Et les vers sont superbes d'un bout à l'autre. C'est déjà comme un vaste fragment détaché de la *Légende des Siècles*. Au total, je préfère *Hernani* et *Ruy-Blas*, mais malgré quelques défauts, les *Burgraves* restent une belle chose, qui enchantera toujours les amateurs de grande poésie tragique. Ils semblent aujourd'hui de moins en moins nombreux. D'ailleurs les grands poètes de cet ordre sont rares. Il y a eu Eschyle, Sophocle et Euripide, puis Shakespeare, Corneille et Racine, Goethe, Victor Hugo, et je crois bien que c'est tout. Du vivant de Voltaire, on a cru qu'il était de la lignée : on s'est trompé. Mais voici bientôt le centenaire du théâtre de Victor Hugo et l'épreuve est suffisante pour démontrer qu'il en est.

J'ai découvert avec étonnement dans le *Voyage au Congo* de M. André Gide, qui paraît à la *Nouvelle Revue Française*, quelques lignes où il raconte qu'ayant trouvé en Afrique un numéro de la *Revue de Paris*, il y a vu avec indignation que j'éreintais *Britannicus* et que je n'apercevais dans cette admirable pièce ni lyrisme, ni pensée. « Un peu agaçant, écrit M. André Gide, de la part d'un critique qui n'admet aucune réserve sur Hugo ni même sur Gautier. » Autant d'erreurs que de mots. Je suis flatté que M. Gide m'ait lu sous cette latitude équatoriale, mais il m'a très mal lu. Je ne conteste nullement que *Britannicus* soit une admirable pièce, mais ce n'est qu'un tableau d'histoire, sans philosophie proprement dite, et composé en très beau langage, mais non pas sur le mode lyrique. On vient de voir que j'admets et que je fais moi-même au besoin des réserves sur Hugo, qui est bien le plus grand de nos poètes, l'égal de Dante et de Shakespeare, mais qui a trop écrit pour être toujours absolument égal à lui-même. Quant à Gautier, je l'aime beaucoup; je le tiens

Revue de Paris

1.5.1926

de P. Souday

pour un pur artiste et un charmant esprit; j'estime que M. Gide l'a très injustement maltraité. Mais enfin je ne l'ai jamais rangé parmi les astres de première grandeur. Il est curieux qu'on ait tant de difficulté à se faire comprendre de M. André Gide; je le supposais plus fin.